

Capricorne n° 1

Auteur(s) : Rabearivelo, Jean-Joseph

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

40 Fichier(s)

Citer cette page

Rabearivelo, Jean-Joseph, Capricorne n° 1, 1930-10

Claire Riffard, équipe francophone, Institut des textes et manuscrits modernes (CNRS-ENS) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 03/02/2026 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/francophone/items/show/2047>

Copier

Description & analyse

Éditeur(s) de la fiche

- Jar Luce, Xavier (13-07-2015)
- Resztak, Karolina

Informations générales

LangueFrançais

Cote

- NUM ETU REV CAP1
- RV.CAP1
- RV.CAP1N

Nature du documentRevue

Collation50 (p.) ; 190 x 220 (mm)

État général du documentBon
Localisation du documentFonds Rabearivelo,
Institut Français,
14 avenue de l'Indépendance,
101 Antananarivo
Madagascar

Présentation

Date [1930-10](#)

Genre Presse (Article rédigé par l'auteur)

Mentions légales Consultable sur internet. Copie et impression interdites.

Consultation possible de l'original à l'Institut Français d'Antananarivo.

Contact : brakotomanga@gmail.com

Éditeur de la fiche Claire Riffard, équipe francophone, Institut des textes et manuscrits modernes (CNRS-ENS) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Nombre de pages 50 (p.) ; 190 x 220 (mm)

Information sur la revue

Titre de la publication Capricorne

Lieu de publication Fianarantsoa

Numéro de la publication n°1

Périodicité Mensuel

Notice créée par [Richard Walter](#) Notice créée le 16/12/2014 Dernière modification le 16/09/2025

Chant du Sud :

Mes porteurs chargés de fruits
et mon cœur chargé de rêves
s'en reviennent par la grève
de quelque eau morte sans bruit.

Sous les figuiers lourds d'ombrage
et de soleil, nous passons,
moi, sur mes porteurs en nage,
eux, sur l'orbe des chansons ;

Et du val au mont chenu,
nous allons, je me balance
en l'azur plein de silence
sur quatre hommes quasi nus...

ALLAIN.

ILE.

Salut ! vierge étendue au seuil vert de l'azur
Paradis murmurant exalté d'oiseaux purs.
La baigneuse alanguie avec grâce s'étire
Et fait de son corps lisse une parfaite lyre,
Le coupable soleil baise sa jeune peau.
O palmes, défendez ce torride repos
Et donnez à l'enfant votre ombre aérienne...
Si, d'embruns composé, la mère musicienne
Infiltre en son sommeil quel subtil élixir,
Une abeille se prend au souffle d'un soupir
Et jusque sur la bouche, ouverte fleur, butine.
Mais, liquide plaisir, la vague adamantine
Effleure d'un pied nu le transparant corail,
Cependant que nerveux et vibrant éventail,
La palme esclave verse un puissant arôme
Qui parfume longtemps la peau dorée et mate
De l'enfant endormie à même un sable chaud
Sans souci des rigueurs du soleil et des flots.

ÉTÉ.

Des palmiers la résonance
Sous l'azur vert, diamanté,
Et cette fuite de l'été...
Silencieuse patience.

Claire saison, perte de iours,
De votre chaude transparence
Subsistera, pourpre substance,
Une grappe de fruits trop lourds.

Diamants d'aucun diadème,
Etoiles vives, gravitez
Vers la si lente éternité
Où se consume toute gemme

Mais qu'une palme au gré du vent,
Lyre par la douce courbure,
Module à peine l'heure pure
Qui vaine et lente choit du temps.

FONTAINE.

Ta nymphe, d'être nue, à peine se défend
O fontaine d'un soir par la lune baisée ;
Chuchote, en tes bruits d'eau, la blancheur irisée
D'un torse pur penché sur ta pierre d'argent.

Une flûte au bois d'or redit la rêverie
D'un cœur adolescent par un dieu visité
Et l'odorante nuit d'un firmament d'été
Brise en l'ultime azur ses flacons de féerie.

Le silence a conquis le site, ô jeunes dieux,
J'ai pour vous préparé l'heure infiniment calme,
Je vous pressens aux battements de cette palme...
Le soir met sa douceur à vos fronts radieux.

Philippe GIRAUD.

LA DANSE AÉROPLANE

(*Dihy aeropilana*)

DESSIN DE E. PERRIN

Gravé sur Lino par Malvoisin



POËMES POUR DES OMBRES

Pour Renée-Jeanne

D'une nourrice :

Ma brune enfance évolue
sur le sein d'une négresse
à mes jeux et ma paresse
par caprice, dévolue ;

son caraco, que pollue
l'insidieuse caresse
d'un amant, courbe et compresse
deux seins que l'âge dilue.

Enfance, ô chant guttural,
voici que le vespéral
automne, les regrets, ramène

et l'écho de cette peine
dont était pleine ta voix,
ma négresse d'autrefois.

Chant des Jeunes filles :

Jeunes filles apparues
à l'ombre du figuier dense,
jeunes filles accourues
aux premiers sons du silence,

vos bras nus et vos mains nues
ont imité, dans la danse,
les oiselles revenues
de notre commune enfance.

Vos mains battent vers la lune
sur une impaire cadence
et vous entrez une à une
dans mon cœur et dans la danse,

avec le chant ; mainte et mainte
angoisse d'amour s'envole
et plus d'une amère plainte
s'accompagne de mandole.

Chant des mariées :

Belles ovales rêveuses
des visages, sous l'allure
de madones bienheureuses
que vous font vos chevelures,

quand la lune vous pénètre
en l'arceau des vérandahs,
ou que du fond des fenêtres
les mauves jacarandahs

font pleuvoir leurs feuilles pâles
sur le tombeau de la cour,
ou qu'une voix basse et mâle
chante quelque ancien amour,

vous vous prenez à sourire
du mari qui vous a plu,
Belles, dont le cœur soupire
de ne pouvoir aimer plus.

ILE

FOLK-LORE BARA-IMAMONO

Encore qu'elles ne soient que le signe d'une philosophie en voie de disparition parce que simpliste et primitive, il nous a paru intéressant, préalablement à la publication des légendes qui composent le Folk-lore Bara-Imamono (peuplade habitant au Sud-Ouest de Madagascar, à Ankazoabo, une contrée peu connue), de donner quelques notes relatives à une compréhension indigène de la vie, de ses origines et des Puissances tutélaires, en quelque sorte, d'une métaphysique Bara-Imamono. Ces notes forment la matière du préambule que nous publions aujourd'hui.

CAPRICORNE.

RELIGION : SON INFLUENCE

a) Divinités. — Le Bara croit à l'existence de trois divinités, aux attributions diverses, habitant le ciel, chacune de son côté :

1^o NDRIANANAHARY, le Dieu bon, supérieur, le roi des Dieux, est tout puissant. Il a tout créé et son influence bienfaisante « s'étend sur toute la nature », sur les êtres et les choses. C'est le Dieu du Bien. On l'invoque dans toutes les circonstances de la vie, et les prières qu'on lui adresse en certaines occasions peuvent être publiques ou privées, générales ou isolées. Le Bara, sceptique et peu dévot de nature, ne lui rend, cependant, aucun culte spécial, en dehors de ces invocations platoniques et des rares sacrifices (poulets, grains, etc.), il n'a qu'éventuellement recours à son aide divine — pour avoir un enfant, ou en cas de maladie.

2^o NDRIANABOLISY est le Dieu méchant, l'esprit du Mal. C'est lui qui cause les cyclones, déchaîne les tempêtes, le vent, la grêle, la foudre. Les inondations, les ouragans, les maladies, épidémies, épizooties, la mort, la guerre, les maux et les fléaux de toute sorte sont son œuvre constante et journalière. Cette divinité infernale, vrai Satan païen, qui ne se plaît qu'à tourmenter et affliger les pauvres humains, caractérise nettement pour le Bara le Dieu du Mal. La puissance de « Ndrianabolisy » est, toutefois, inférieure à celle de « Ndriananahary », mais il n'est pas soumis à l'autorité de celui-ci et peut, en toute liberté, commettre impunément ses méfaits les plus noirs à l'insu du Tout-Puissant. Aussi les Bara, qui craignent ce Dieu malfaisant peut-être plus que Ndriananahary, ne manquent-ils jamais, en invoquant le roi des Dieux ou en lui faisant des sacrifices, d'adresser également d'humbles prières à Ndrianabolisy, afin d'être à l'abri de ses méchantes et préservés des malheurs qu'il pourrait leur causer par jalouseie.

3^o NDRIANAFITREA est un Dieu bon, mais secondaire. Inférieur à Ndriananahary, sa puissance est égale à celle de Ndrianabolisy, dont il contrôle les actes et déjoue les ténébreuses machinations, quand il en est prévenu. Mais il ne possède aucune attribution spéciale en dehors de son rôle d'auxiliaire de Ndriananahary : on a recours à lui en même temps et dans les mêmes conditions qu'au Roi des Dieux dont il est le factotum.

b) **Méta**physique : **Immortalité de l'âme.** — Bien que foncièrement matérialistes, les Bara croient à l'immortalité de l'âme qui, d'après eux, s'envole au Ciel, (après avoir quitté sa dépouille mortelle et périssable), pour y recommencer une nouvelle vie ; mais ils ignorent si les âmes des morts séjournent près de Dieu, ou si un endroit spécial leur est réservé dans l'immensité. Ils n'ont, en tout cas, aucune idée d'un paradis de délices pour récompenser les bons ou d'un enfer de tortures et de souffrances pour la punition des méchants. Mais tous sont persuadés que les esprits ne s'éloignent jamais des être chers qu'ils ont laissés sur la terre, et croient que, malgré leur deuxième existence aérienne et immatérielle, les « lolo » protègent et aident efficacement leurs parents et amis, surtout si ceux-ci ont soin de leur faire de temps en temps des offrandes ou des sacrifices de bœufs.

c) Métempsycose. — D'aucuns prétendent que les âmes des morts revivent dans le corps de certains animaux, de reptiles habituellement (serpents, caïmans, etc.), mais cette croyance à la transmigration des âmes n'est pas généralisée.

d) Pratiques Religieuses. — Comme manifestation extérieure du culte rendu aux divinités admises par leur théologie simpliste, à part les prières publiques, offrandes ou sacrifices en l'honneur de Ndriananahary ou de Ndrianabolisy, aucune cérémonie religieuse n'est en honneur chez les Bara, aucun rite particulier n'est pratiqué par la population.

e) Idoles. — Les Bara n'ont pas de statues ou d'images de leurs divinités ; ils n'adorent pas d'idoles. Les « oly » (amulettes) qui reproduisent quelquefois la tête de Ndriananahary ne sont nullement un objet d'adoration ou de vénération, ce sont de simples fétiches utilisés par les « ombiasa » (sorciers) pour frapper l'imagination des consultants et donner plus d'importance à leurs oracles, en les prétendant inspirés de Dieu.

f) Croyances Quasi-Religieuses. — Les taches de la lune, quand elle est pleine, sont, pour les Bara, l'image du roi RAZOAKA jouant du « valiha » (sorte de mandoline de forme allongée formée d'un tronçon de bambou dont les fibres détachées servent de cordes). Suivant la légende, ce « mpanjaka », qui adorait la musique, et était excellent musicien, avait, longtemps avant de mourir, prévenu son peuple qu'on le verrait dans la lune, après sa mort, continuer à jouer du « valiha » (son instrument préféré) pour charmer Ndriananahary.

* * *

Les Bara disent encore que les petits insectes rouges et mous (on dirait de la peluche) que l'on voit en grand nombre sortir du sol, après chaque ondée, au commencement de l'hivernage, sont les enfants de Ndriananahary tombés du ciel et apportés par la pluie.

g) Influence de la religion. — Comme chez toute peuplade primitive, les opinions religieuses des Baras sont vagues et peu clairemement établies.

Ainsi qu'on a pu le voir plus haut, Ndriananahary, pour la majorité d'entre eux, est un être supérieur, à la puissance irrésis-

tible, qui symbolise l'esprit du Bien et synthétise l'ensemble des forces de la nature, mais ils ne se le représentent que confusément et accordent plus de créance aux inventions et menaces des sorciers, qu'à la divinité douteuse de ce créateur tout puissant mais mal défini, dont la souveraineté est plus morale qu'effective.

Il est bien trop éloigné d'eux pour être réellement craint ; les convulsions de la nature, les phénomènes physiques, (la pluie, les trombes, la grêle, les inondations, la foudre, etc.), qui pourraient prouver visiblement son omnipotence et sa force suprême, sont généralement attribués aux fureurs de Ndrianabolisy, le Dieu méchant, l'esprit du Mal, bien plus redoutable que Ndriananahary par les calamités qu'il peut engendrer.

De ce fait, les Bara ne pratiquent aucun rite religieux et ne s'adressent que rarement à la Divinité ; les sacrifices sont exclusivement réservés au seul Ndrianabolisy, dont on ne parle jamais pour ne pas l'attirer (tant est grande la terreur qu'il inspire), mais en l'honneur duquel des bœufs de choix (*foloay*) sont immolés jurementlement.

A Ndriananahary, qui est l'essence même de la Bonté, et, par suite, inoffensif, sinon bienfaisant, ainsi qu'à Ndrianafitrea, son lieutenant, on sacrifie des poulets (quelquefois un mouton), on offre des grains (riz, maïs), des racines (patates, manioc) et des fruits (bananes, prunes (*lamoty*), jububes (*Tsinefo*)) (1).

C'est là un trait caractéristique de la mentalité particulière des Bara, qui, par crainte irraisonnée, subissent aveuglément le prestige de la Force, même malfaisante, tout en rendant hommage à la Justice et à la Bonté qu'ils savent reconnaître et apprécier.

N'importe, malgré cette indifférence apparente à l'égard de

(1) "Ndriananahary", expliquent-ils "n'a nul besoin de ce qui vient de nous, puisqu'il a tout et qu'il peut tout; au contraire, c'est nous qui avons toujours recours à l'aide divine pour nous protéger et nous défendre".

En cas de maladie, ou pour avoir une postérité, on invoque Ndriananahary de la façon suivante : "O Ndriananahary, si tu rends la santé à mon père", ou "si tu m'accordes un enfant" (garçon ou fille selon le désir du demandeur), "je tuerai un bœuf, un mouton ou une poule en ton honneur !" (suivant la situation de fortune de l'intéressé). La promesse est tenue, en cas de guérison du malade ou d'heureuse naissance de l'enfant désiré; on sacrifie bien l'animal offert, mais ce sont les parents et amis du malade ou de la jeune mère qui mangent la viande. Ndriananahary reçoit les remerciements des suppliants et peut s'estimer heureux des témoignages de leur gratitude. — "Du ciel, de partout, Ndriananahary nous voit et nous entend, quoique invisible, car Il est partout", disent encore les Bara.

Ndriananahary, les Bara respectent et vénèrent le Roi des dieux qui qui est pour eux le Créateur indéniable et le Protecteur naturel de tous les êtres animés. Il est à l'origine de toutes choses, sait tout, prévoit tout.

C'est Ndriananahary qui a tout réglé en ce monde : la nourriture, le vêtement, le travail des bêtes et des gens. C'est encore Lui qui a diversifié les espèces, et, suivant leurs aptitudes et leur constitution, fixé à tous les animaux leur habitat et leurs moeurs, défini le rôle et l'utilité de chacun.

Tout dérive de cette œuvre initiale et grandiose, et l'ordre divin, établi à l'origine de la terre, après sa séparation d'avec le ciel, continue à régner jusqu'à nos jours, sans changement, de par la volonté toute puissante du Grand Ouvrier de la Création.

Le soleil, la lune, les planètes, les étoiles sont aussi son ouvrage ; il a réglé leur marche invariable et éternelle, et déterminé leur influence sur les astres voisins.

h) Influence des esprits : les forces psychiques. — Si Dieu est excellent et omnipotent, et s'il accorde souvent ce qu'on lui demande, ce n'est pas directement, car il existe des intermédiaires entre lui et les créature : les « fahasivy » (fantômes) ou esprits des morts sont chargés de cet office.

Grâce à leur bienfaisante influence, Ndriananahary exauce presque toujours les prières qui lui sont adressées. Aussi, pour se rendre favorable ces esprits aériens, le Bara n'oublie-t-il jamais, pendant les sacrifices, de jeter dans toutes les directions des petits morceaux de viande destinés aux « fahasivy » qui en sont très-friands.

Lorsqu'ils jugent suffisantes les offrandes qui leur sont faites, les « fahasivy » rapportent fidèlement à Ndriananahary les requêtes présentées et les font aboutir.

S'ils ne sont pas satisfaits du postulant, ils accueillent sa supplique avec indifférence et ne la transmettent pas au Divin Maître.

Parfois même, s'ils sont blessés de l'attitude peu respectueuse de celui qui les invoque, ou froissés d'un sacrifice trop mesquin, ils peuvent se retourner contre l'imprudent, et, devenus malfaisants, faire échouer sa demande et lui jouer toutes sortes de mauvais tours.

Ainsi que nous l'avons dit d'autre part, les Bara admettent qu'après la mort, l'âme qui est montée au Ciel recommence une deuxième existence, immatérielle cette fois, absolument semblable

à la première, avec les mêmes besoins et les mêmes sentiments que dans la vie terrestre antérieure.

Ils croient également à la correspondance des esprits avec les vivants.

Pour eux, cependant, si les âmes des morts n'abandonnent pas complètement leurs parents et amis restés sur la terre et reviennent souvent là où elles ont vécu précédemment, elles ne peuvent, toutefois, communiquer avec les hommes qu'en rêve, pendant le sommeil, pour avertir leurs proches d'un danger imminent, leur annoncer un heureux événement ou un malheur futur et parfois pour réclamer des sacrifices propitiattoires en leur honneur, promettant en retour grâces et bénédicitions de toute sorte.

Lorsqu'un Bara a eu pareille révélation d'outre-tombe, il immole immédiatement le bœuf ou les animaux qui lui sont demandés ; s'il a été prévenu d'un danger ou averti d'un malheur prochain, il se rend à la rivière ou au ruisseau voisin, et là, debout, face à l'est, il se purifie dans l'eau fraîche du courant pour conjurer le mauvais sort.

Toutefois, bien qu'ils ne croient pas à la possibilité pour les âmes de leur apparaître à l'état réel et autrement qu'en songe, les Bara restent convaincus que, bien qu'invisibles, ces esprits bienfaisants des parents disparus sont fréquemment auprès d'eux et protègent non seulement la personne, mais encore les troupeaux et les cultures de leurs descendants, s'intéressant à tout ce qui les touche et écartant d'eux tous périls et maléfices.

De là le mépris profond de la mort et l'insouciance presque fataliste du Bara, en présence du danger ; il se sait défendu et protégé par des forces occultes, des puissances mystérieuses et formidables qui le garantiront de toute éventualité fâcheuse et le sauveront de tout mauvais pas (1).

Les trombes, les tourbillons qui secouent furieusement les arbres et aspirent les feuilles et la poussière dans un mouvement ascendant et giratoire, sont, pour les Bara, la preuve manifeste que les âmes des morts se promènent dans l'espace et prennent contact avec la terre.

(A suivre).

(1) D'après les théories du spiritisme moderne et autres sciences occultes, ne sommes-nous pas environnés d'élémentals ?

Le rapprochement serait curieux, s'il n'était troublant, de cette croyance des Bara primitifs avec l'opinion de nos savants les plus avancés.

NOTES

L'élaboration de notre publication coïncide juste avec l'arrivée du courrier qui nous apporte les manifestations intellectuelles clôturant le premier semestre de 1930. Des effets de la morte saison et de son silence bruissant du seul espoir offert par la trêve créatrice, cette chronique inaugurale pourrait donc se ressentir, bien que nous ayons pris le soin d'inclure dans ces premières moissons faites à l'orée de l'automne, les dernières grâces de l'été de France.

Celles-ci consistent, en premier lieu, en de bien remarquables élégies de Pierre Camo publiées, en juin, dans *Latinité*. Cet écrivain prestigieux, qui n'a jamais été, comme on dit, l'homme d'un seul livre, s'y renouvelle avec ce je ne sais quoi qui marque le génie. Nous le connaissons poète de vers réguliers ou rarement libérés. Il s'est tout d'un coup révélé vers libriste ; et son charme, dans cette métamorphose, nous est d'autant plus précieux, qu'il nous montre, sans tomber dans les extravagances de certaines heures du Symbolisme, les nombreuses possibilités dont sourit notre belle langue.

Une connaissance approfondie des ressources du vers français y préside, ainsi que celle de la valeur et des volumes des mots en soi ;

*Cette peinture du Dufy,
au ciel de frais azur et de rose mouillé,
c'est, par le printemps réveillé,
le clair sourire de Paris.
D'élégantes architectures
limitent l'avenue où quelques cavaliers,
dans un effet décoratif de marronniers,
passent au trop de leurs montures.....*

La lecture de pareils vers faite dans le commerce quotidien de ces livres uniques qui s'appellent les *Baux Jeurs*, les *Regrets* et *Cadence*, ne nous fait que bien jouir des pages substantielles que Jean Pourtal de Ladevèze consacre, dans l'*Ermitage* de juillet, à l'œuvre d'André Fontainas.

tête. J'empruntai de l'argent que je ne lui envoyai. Je fus tellement heureux qu'elle l'eût accepté de moi, que je ne songeai même pas que je m'endettais moi-même ».

Dans la même livraison, des poèmes de Jorge Guillen dont nous transcrivons le premier, *Avènement* :

*Qu'il fasse avril ! Oh ! lune !
Que l'air est vaste et doux !
Tout ce que j'ai perdu
Avec vous reviendra,*

*Avec vous tous, oiseaux,
Qui, dans un chœur d'aubade,
Pépiez, pépiez
Sans vouloir votre grâce.*

*La calme lune est proche
Dans cet air qui est nôtre.
Celui-là que je fus
M'attend sous mes pensées.*

*Que le rossignol chante
Aux cimes du désir !
Embrasement d'aurore
Entre brises et ciel.*

*S'est-il perdu le temps
Que j'ai perdu ? Ma main
Dispose, dieu léger,
De la lune sans âge.*

Et comme nous sommes au pays rénové de Cervantès, faisons un tour chez les Camoëns modernes. Le lettré paysan qu'est Philéas Lebesgue, couronné naguère par le Jury du Prix Moréas — il avait comme concurrent Marcel Ormoy, — burine un portrait saisissant du poète portugais Teixera de Pascoaes, dans la *Revue bleue* du 19 juillet. Le fond en est un rapide historique de la poésie lusitanienne.

Il termine ainsi : « Rares sont les poètes dont l'œuvre traverse les frontières de leur patrie. Pascoaes, qui mérite la gloire d'un Shelley, doit éveiller et retenir l'estime des lettrés de France. Ces cinq vers empruntés aux *Cantos indecisa* le définiront tout entier pour conclure :

*Dans ma poitrine jamais tu ne reposes,
Mon cœur !
Tu entends l'amour qui pleure.....
Il est vrai qu'aucun fleuve ne dort dans son lit :
La voix de la mer ne cesse de l'appeler.*

Il n'y a que deux manières d'écrire un poème : soit l'extraire d'une donnée poétique spontanée (ce *don de la déesse* dont nous entretenait Paul Valéry) en cédant aux prestigieuses suggestions du rythme et de la rime, soit cristalliser en des vers dont le nombre et la mesure furent mystérieusement fixés d'avance, le poème déjà presque achevé, tel que, de la coïncidence de sons et d'images liés par de singulières affinités, il s'élabora au plus obscur de notre conscience.

Là encore surviennent les vivants problèmes de la raison et de l'instinct.

Sans doute, serait-il arbitraire de placer des frontières aux limites interférentes de ces deux principes. Leurs différences sont souvent confondues et peuvent varier à l'infini, selon l'idiosyncrasie de l'écrivain. Mais les modes de création étant justement impliqués par les dispositions psycho-physiologiques de chaque poète, et résultant de ses secrètes préférences, nous pourrions inférer de toute œuvre caractéristique d'une de ces deux méthodes qu'elle procède d'un tempérament poétique original, qui a déjà pris conscience de ses possibilités les plus étendues.

..

Ces vers semblent émanés, en leurs proportions si souples que négligées parfois, d'une pensée qui se livre aux jeux subtils du poème selon les seuls décrets d'une lucide intuition poétique.

CAPRICORNE

REVUE DE LITTÉRATURE ET D'ART FRANÇAIS
ET INDIGÈNES DE L'OCÉAN INDIEN



S'IMPRIME MENSUELLEMENT CHEZ
MONSIEUR CAMBREZY, IMPRIMEUR-PUBLICITAIRE
A FIANARANTSOA (MADAGASCAR)

CAPRICORNE

REVUE DE LITTÉRATURE ET D'ART FRANÇAIS
ET INDIGÈNES DE L'Océan INDIEN



S'IMPRIME MENSUELLEMENT CHEZ
MONSIEUR CAMBREZY, IMPRIMEUR-PUBLICITAIRE
A FIANARANTSOA (MADAGASCAR)

*à supprimer dans Capri N° 2
(Faut de protéger)*

SOMMAIRE

ALLAIN

Méditation du premier Jour

G.-H. DE BRUGADA-VILA

Préface à un livre de poèmes

RABEARIVELO

Six poèmes en vers libres hova

PH. GIRAUD

Ile

ALLAIN

Poèmes pour des Ombres

E. RABELLIER

Folk-lore Bara-Imamono

PAGE UN, d'ALLAIN

NOTES DE VALMOND

SOMMAIRE

ALLAIN

Méditation du premier Jour

G.-H. DE BRUGADA-VILA

Préface à un livre de poèmes

RABEARIVELO

Six poèmes en vers libres hova

PH. GIRAUD

Ile

ALLAIN

Poèmes pour des Ombres

E. RABELLIER

Folk-lore Bara-Imamono

PAGE UN, D'ALLAIN

Eratum p.50

NOTES DE VALMOND

MÉDITATION DU PREMIER JOUR

A ce point mûri, à ce degré ferme, j'ai peur qu'une blessure soudaine, ô jeune et pur autodidacte, ne vienne vous rendre semblable à ces fruits dont parla savamment Paul Valéry. Et s'affirme encore l'image devant ce front que met trop souvent en valeur le poids d'un lourd regret ou d'une profonde réflexion. Mais vous me l'avez dit vous-même — du moins l'ai-je cru entendre, tant l'idée m'est familière : « Peu nous importe de mourir pourvu que le soir soit plein de notre œuvre achevée. »

L'œuvre est-elle jamais à ce point parvenue ? Et ne nous est-il pas donné en partage, ce désir de faire mieux et de rester insatisfait ?

Présent fragile et qui proposes, avec la chair transformée d'un passé qu'on exagère, la promesse d'un avenir tout de vie en suspens, combien tu nous déçois ! A ce terme échu, la règle veut que tu cèdes le pas à d'autres pas nés du silence riche en promesses. Le jour t'est néfaste et le bruit peu propice — Présent fatal, que décevant !

Mais puérils nous fûmes et nous restons enfants. La fleur porte en son cœur et le germe de déhiscence aérienne et le souvenir de l'humus originel. Ainsi de nous. Au centre même du jour qui s'avère à chaque tierce impossédable, il nous plaît de retrouver le signe d'une marche sûre vers quelque ombre d'idéal.

Que nous importe, ô Déesse, de n'atteindre que votre ombre ? Si notre pied parvient à effleurer cette limite de bleu qui cerne, devers nous, votre présence, nos yeux et notre bouche n'en sont-ils pas proches aussi ? Et quand bien même, nous ne serions pas nés pour le geste final, l'avance de possession, il nous resterait assez de frémisante joie d'avoir vu grandir ce qui fut si lointain, d'avoir pu sentir la fraîcheur de son ombre.

Ainsi faut-il nous contenter du signe de progrès qui s'affirme à la naissance de cette Revue où notre esprit s'est complu ? Si le souvenir des vergers, des parcs et des maisons est visible encore au seuil de nos poèmes et cela au point qu'il nous semble entendre en ta ramure, ô manguiet natal, quelque chant né sous d'autres cieux, combien plus pur, au fond du vierge et solennel silence, résonne cet hymne quadrangulaire, hautain et solitaire : le tombeau des aïeux.

Et je m'attarde et me complais et me retrouve en ces chants inédits. Car, faut-il le souligner ? après ces temps que nul ne peut ressusciter et qui composent, d'un discours musical et d'un chant syncopé, la trame de leurs jours, voici que nous nous proposons d'une langue étrangère et d'un rythme nouveau, de chanter les éternelles accoutumances.

Elle était, depuis longtemps, vivante en quelque rouge et silencieux village, la jeune paysanne qu'un dur soleil, un jour d'été, a mordue aux yeux, au front et aux lèvres. Le tombeau se dressait dans le val, solitaire, depuis l'aïeul qui l'étrenna, magnifiquement drapé d'un linceul de soie grège. Mais qui donc entonnera le chant, qui, d'un accent venu d'ailleurs, saura, au cœur natal, faire vibrer la fibre née avec le premier jour ?

L'ombre clairsemée du jacarandah mauve que le soleil perce de flèches d'or et dont le vent sème les fleurs, atteint le seuil où je vous attends, mes jeunes amis de toujours.

J'aurais voulu vous parler de la crainte que j'eus de vous voir, jusqu'à l'entendement touchés par l'Europe et sa riche complexité.

Mais notre œuvre sera là pour prouver notre discernement. Le fruit qu'on fait mûrir, hors la sève, s'étoile, et se frippe sa chair, et s'avère l'essence même de son cœur rèche à la morsure et hostile aux lèvres. Mais que dire de celui que le soleil hâla si fort au long de sa croissance que son écorce en crève et qu'un jus, vivant et sirupeux, témoigne au jour de sa profonde et secrète maturité ?

Mais vous voici. Que nous importe tout ceci ? La puissance de notre désir d'apprendre nous sollicite et la certitude du savoir s'affirme à nos fronts lumineux. Et je m'incline, car c'est d'un pied léger que nous avons franchi le seuil qui met, comme une pierre tombale, une marche de marbre entre le monde ensoleillé et la chambre pleine de rumeur.

ALLAIN.

PRÉFACE A UN LIVRE DE POËMES

CAPRICORNE



N° 1

OCTOBRE 1930

FIANARANTSOA (MADAGASCAR)

..

L'originalité, en poésie, ne consiste pas à travestir des vêtements les plus baroques de squelettiques figures. — L'on songerait plutôt à des mots vibrant synchroniquement avec l'authentique « musique intérieure » du poète.

..

Quel spectacle d'un beau corps, dans sa précise nudité, vaudrait la fructueuse découverte, en la transparence d'un voile, des prophétiques symboles de la Jeunesse ?

..

Souvenirs épars d'une enfance qui se meurt ; nostalgie des grands soirs heureux où la Vie semblait si proche ; fièvre des douloureux enthousiasmes ; désirs étouffants de paix et de tendresse ; éblouissement des mirages surgis en la prospective des routes illusoires ; angoisse du trompeur Futur — Adolescence ! de quels rares ferments de poésie ne combles-tu pas ceux qui ont tôt souffert de comprendre.

..

Hériter de séculaires origines orientales le sens aigu des couleurs ; retrouver sous mes paupières, quand je ferme les yeux sur de cruelles images, la vibrante lumière des tropiques ; comprendre (par quel charme ?) l'harmonie des parfums et des formes ; savoir choisir le meilleur de ce que l'Occident nous proposa pour en extraire la part qui me grandit — avec de pareils dons, que ne croirais-je en moi ?

J'aurais voulu vous reprocher, poète, de n'avoir pas extrait l'essence de vos poèmes de l'ambiance exotique où vous vivez. Mais si, de ces poèmes, j'induisais le principe essentiel, je saurais qu'il est d'ordre humain avant que d'être d'ordre géographique — et je me souviendrais que je vous ai loué d'être sincère.

Déjà, cependant, parmi les fleurs de votre parterre s'érigent ça et là ces grandes corolles exotiques dont nous rêvons de cueillir les gerbes. Le sol de votre jardin en contient les germes : quelle saison future les fera lever, pour une généreuse floraison ?

Une œuvre qui emprunte à une mode factice son caractère d'actualité est déjà surannée si nous la situons hors de nous, dans le Temps. Sa permanence ne peut dépendre que de la part d'éléments éternels qu'elle renferme.

Les Symbolistes nous ont laissé cet inoubliable précepte que le sens d'un vers n'atteignait jamais sa grandeur et sa durée totales s'il n'était soutenu par la valeur purement musicale des mots.

Pour s'exprimer, les jeunes poètes recourent le plus souvent à l'alexandrin, père de la grandiloquence : l'ampleur du vêtement facilite les mouvements d'une poésie encore gauche, et la verbosité confère une factice extension à l'indigente pensée.

Mais quel signe de talent nous offre, dès ses premières tentatives, le poète qui a su d'instinct, en employant le mètre court, mesurer à ses images la parure qui s'ajustait à leur frais profil.

**

C'est faire preuve de rare déférence envers la Poésie que de laisser flotter l'assonance là où, pour une rime, un seul mot détruirait le musical équilibre du vers.

G. HENRI DE BRUGADA.

SIX POËMES
EN VERS LIBRES HOVA

I

EN FORÊT

Les sagaises que lance le jour,
ces sagaises de lumières,
se plantent dans l'immense cœur de la forêt,
et le blessent,
le blessent
dans la profondeur du silence.
Blessé ! Et nul ne panse cette blessure,
et coule doucement,
doucement, tout doucement
du sang.
Coule doucement,
et mouille et imbibé
les feuilles innombrables,
puis pénètre tous les lieux
et toutes les choses
jusqu'à la voix des petits oiseaux qui s'enroue
et qui devient des râles ;
jusqu'aux douze queues des
papillons
et leurs regards enflammés
qui pâlissent ;
jusqu'à l'âme des voyageurs,
lesquels ne savent plus guère parler,
étant étouffés de sang.....
— Du sang-parfum
imprégné
de la vie de la forêt putride, et imprégné
de toutes les forces qui y sont cachées.

II

BESOIN DE PAIX

Les soupirs ? — Ils déposent au fonds de l'âme, comme la vase sous l'étang. — Ils ne reviendront plus à la surface, pour ne pas inquiéter. Ils sont paisibles, ils sont sages, tels les enfants qui dorment.

Pourtant, attention !.... Laisse-les en paix, de peur que ne tressaillent en eux les anciennes souffrances ! Ne les trouble pas, ne les réveille pas.... Berce-les, qu'ils s'endorment à tout jamais.

Si tu veux que mon cœur mort ne ressuscite, — ne ressuscite pour te dire son poignant secret. — Et si tu veux qu'on ignore qui l'a tué... qui n'est peut-être autre que... TOI !

III

ATTENTE

Il n'a plu hier que fort tard, dans la nuit, et je t'ai attendue, et j'ai tressailli chaque fois qu'on a frappé à la porte — mais tu n'es pas venue....

Il n'a pas plu hier, ô bien-aimée, durant toutes les heures de mon attente, mais tu n'es pas venue. Et c'est dans mon cœur tout entier que la pluie des larmes s'est versée, et c'est là que, sonores, ont tonné les sanglots.

Et ce soir encore, je t'attendrai. Et s'il pleut et que tu ne puisses pas venir, mes larmes s'uniront à celles du ciel !

IV

RÊVE BRISÉ

Mon cœur voulait s'envoler très haut et défier les cimes ;
a mais il cogne contre la voûte, et ne put plus continuer. — Ses ailes sont blessées, et le voici qui tombe !

Il voulait te dépasser, ô soleil éblouissant ! Il ne voulait pas s'arrêter, bien que le jour fût près de finir. — La nuit vint, et le REMORDS !

Oh ! seules les ténèbres le pénétreront — ténèbres épaisse et écailleuses. — Je bercerai secrètement mon cœur désabusé, et je caresserai mes yeux bouffis.

Ah ! mais il semble que les regrets s'aprétent à se calmer ! Et mon vertige, on dirait qu'il va cesser aussi. — Mais non, mes sanglots sourdent en moi, et je n'entends plus que la voix de mon sang !

V

« CENDRES » OUBLIÉES :

Je t'ai appelée au milieu des ténèbres,
comme je perdais ma route
ainsi qu'un jeune taureau qui, séparé du troupeau,
s'égare dans la luxuriance d'un buisson
et mugit loin du village,
et dresse son museau vers l'est
à la direction du grand parc
et se dépense en des regrets sans suite
que les échos renvoient en sa poitrine
pour blesser son cœur, tels des sagaies empoisonnées.

Au milieu des ténèbres,
au seuil de la Vie,
mes pieds fragiles, mes mains frêles,
mon enfance, ma candeur —
tout cela,
de toute sa force,
avait soif de toi,
mais revint avec ses dix doigts et,
en plus,
des coups. Revient déçu.

(f) Depuis, le soleil a peu à peu brillé ;
et un beau sort a été mon nocher
et il m'a atterri en un port inattendu ;

9

oh ! et ce n'est que maintenant que tu réponds,
que tu réponds sans plus être appelée ?...
Je ne sais, je ne sais
si je dois venger les ténèbres
et éteindre le matin
sur ta tête !
Je ne sais
si je dois reprendre envers toi ton ancienne froideur
et répondre au mal par le mal !
Ou s'il faut que je tolère
ton sans-gêne,
ainsi que l'oranger du bord de la route :
il a grandi sans qu'on s'en occupât,
et, maintenant, à la bonne saison, tout passant le saccage.
O toi que j'ai appelée le soir
mais qui m'as délaissé toute la nuit,
et ne me réponds que le matin !

VI

POËME

Il est des pensées que fait jaillir la nuit,
épaves de pirogue qui ne peuvent se dégager des flots ;
il est des pensées qui n'arrivent pas à se hausser
jusqu'aux lèvres, et qui ne sont qu'intérieures.

Epaves de pirogue perdues loin des bancs de sable,
qui se charrient simplement près du golfe.
Devant, l'on voit une terre désertique,
et derrière, l'océan infini.

O mes pensées quand naît la lune,
et que tout ce qui se voit paraît boire les étoiles !
O mes pensées liées, enlacées,
épaves d'une pirogue aventureuse qui n'a pas réussi,

vous êtes suscitées en un moment suave
puisque déjà se repose aux limites de la vue
tout ce que nous croyons être l'univers,
et qui est le prolongement d'Iarive-la-sereine ;

en un moment de paix, en un moment de bonheur :
il siérait bien que s'élevât du fond du cœur
le plus beau chant, le chant qui dit
la dernière élégie, la fin du sanglot.

J.-J. RABEARIVELO.

(Traduction de l'auteur).